

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction.

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Tous les ouvrages français et étrangers

Rue de Lorraine, 43.

PARAISANT LE MARDI

dont il est envoyé 1 exemplaire sont
annoncés dans le journal.

à Monaco (Principauté).

INSERTIONS:

Annonces. 25 Cent. la ligne
Réclames. 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire,
éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du Poissonnière, 10
à Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 16 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS:

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 20 Septembre 1870.

NOUVELLES LOCALES.

Des bruits relatifs à une tentative de débarquement de flibustiers, joints à certains mouvements opérés sur notre ligne ferrée par la Garde Mobile du département du Var, ont jeté la panique parmi les habitants des rivages paisibles de notre belle Méditerranée. Heureusement cette panique a été de courte durée.

Voici d'ailleurs ce qu'on écrit de Toulon au *Messenger du Midi*, à propos de ces bruits sans consistance :

L'autre jour, c'était une révolte au baigne; hier, une insurrection à Nice, aujourd'hui, c'est la panique des flibustiers.

Il n'a fallu pour la produire, qu'une dépêche douteuse signalant, dit-on, l'entrée dans la Méditerranée de deux ou trois navires suspects.

Ces navires n'ont jamais existé que dans l'imagination des gens timorés; mais, afin de rassurer les populations, on a dû se résoudre à prendre des mesures de précaution.

D'autre part nous trouvons dans le *Journal de Nice* les lignes suivantes :

Sur la foi de nous ne savons quel correspondant mal informé ou mal intentionné, plusieurs journaux de Paris ont raconté des scènes de désordre dont Nice aurait été témoin.

Le *Times* brode à son tour sur ce récit aussi effrayant que fantaisiste :

Une émeute a éclaté à Nice et à Menton. Les autorités françaises ont été révoquées; les prisonniers politiques ont été relâchés. Une république italienne a été proclamée.

Pour la seconde fois nous donnons le démenti le plus formel à ces bruits qui peuvent éloigner de notre cité, pourtant si paisible, les étrangers qui ont l'habitude de venir y chercher le soleil et le repos. Nice est tranquille, à l'abri de l'invasion et du désordre. Nous l'avons déjà dit, et nous l'affirmons de nouveau, toutes les mesures sont prises pour assurer la tranquillité des indigènes et des touristes.

Ajoutons ceci: le *Courrier de l'Isère* annonce que la neige a fait sa première apparition sur les montagnes qui avoisinent Grenoble. Une couche blanche recouvre plusieurs des sommets qu'on aperçoit de cette ville. La température commence à se raffraichir sensiblement. Eh bien! à Nice, nous jouissons encore d'une température d'été.

Qu'on se le dise et qu'on se rassure.

Enfin le *Réveil*, de Nice, publie également à ce propos l'article ci-après :

Nous nous faisons un devoir, dans un intérêt général, et pour des motifs que tout le monde appréciera, de revenir sur les bruits mensongers que la presse étrangère et hostile s'obstine à répandre au sujet de nos belles contrées. Nous donnons à tous ces bruits le plus formel démenti.

Il est indispensable que nos hôtes d'hiver sachent bien qu'ils trouveront toujours à Nice, à Menton, à Cannes et sur tout le littoral de la Méditerranée ce calme, cette sécurité, cet ordre parfait qu'ils n'ont cessé d'y rencontrer.

Quand la guerre exerce au loin ses ravages; quand, dans ces tristes conjectures, règnent partout ailleurs l'agitation et le mouvement, ils trouveront ici, dans ce coin de terre que chérit le soleil, et cela grâce à l'excellent esprit qui anime notre population, la tranquillité la plus complète et la mieux établie.

Qui croire, en pareil cas, des journaux qui rapportent des on-dit, sans les contrôler, ou des gens de bonne foi qui affirment *de visu* ce qui est. Le choix n'est pas douteux.

La voie ferrée de Paris à Lyon ayant été coupée au-dessus de Sens, le service des trains a été modifié ainsi qu'il suit :

Le train express n° 4 qui partait de Marseille pour Paris à 3 heures 45 m. du soir, ainsi que le train n° 3 qui arrivait de Paris à Marseille à 11 h. 40 m. du matin sont supprimés.

La correspondance de Paris sur Nice et Menton se fera par le train 5, arrivant à Marseille à 3 h. 45 du soir, correspondant avec les trains 491, arrivant à Toulon à 6 h. 10, aux Arcs, à 8 h. 53, et 493, partant des Arcs à 9 heures.

Le *Journal de Nice*, donne les nouvelles suivantes du 37^e de ligne qui était en garnison dans cette ville :

Ce brave régiment faisait partie de la première brigade, de la 2^e division du 7^e corps commandé par le général Félix Douai. Un sergent du 37^e, blessé à Sedan, nous rapporte que le régiment, après avoir énergiquement lutté contre l'ennemi et essuyé des pertes considérables, a dû capituler comme le reste de l'armée; il a ajouté que son effectif avait été dirigé vers les villes prussiennes avec le lieutenant-colonel de Parseval Deschènes. Le colonel de la Blanchetée a été blessé à la main. Le général Guiomar, après avoir eu un cheval tué sous lui d'un éclat d'obus, a eu un bras emporté par un boulet.

On nous écrit de Paris :

Avant d'être bloqué par les prussiens, et pendant que la poste peut encore faire son service, je veux vous

écrire aujourd'hui; qui peut répondre de vivre demain par le temps qui court.

Une partie de la population parisienne est armée; dès six heures du matin le tambour bat dans toutes les rues; les gardes mobiles arrivent en foule des départements; l'artillerie circule comme sur un champ de bataille, partout on rencontre des soldats; les jardins publics, les squares, les grands parcs sont remplis de bestiaux. Chaque jour plus de trois mille voitures chargées de déménagements entrent à Paris ou en sortent: les uns arrivent, d'autres s'en vont. Sur les places, dans les rues, dans les cours des maisons on fait l'exercice.

Nous nous exerçons dans la cour de l'imprimerie.

Des voitures conduisent des blessés aux hôpitaux; d'autres chargées de munitions, de fusils arrivent aux mairies. Les murs sont tapissés d'affiches de toutes sortes qu'une foule avide de nouvelles dévore des yeux; les journaux pullulent. C'est un mouvement indescriptible qui donne la fièvre.

Ce qui rassure, au milieu de tout cela, c'est que l'enthousiasme est grand, et qu'on se prépare à bien recevoir l'ennemi.

CAUSERIE.

Puisque l'odeur de la poudre se répand de toutes parts, et qu'il n'est absolument question que de guerre partout, nous sommes contraint, pour suivre le mouvement général de nous occuper de ces tristes questions. Etre dans le mouvement! voilà toute la science du chroniqueur. Faisons donc comme tout le monde, et que la chose nous répugne ou non, parlons guerre, poudre, extermination.

On s'est beaucoup occupé, ces jours-ci, d'un marin qui aurait, dit-on, inventé des fusées de guerre tellement meurtrières, qu'elles laisseraient de beaucoup derrière elles toutes celles connues jusqu'à présent. En attendant que ce bruit prenne de la consistance, que cet *on-dit* devienne une réalité, jetons un coup d'œil rapide sur ce qui a été inventé jusqu'à ce jour en fait de fusées; l'énumération et la description de ces engins est curieuse à plus d'un titre.

On donne le nom de fusées de guerre à des pièces d'artifices enfermées dans des cartouches cylindriques, et semblables en tous points à celles usitées dans les fêtes pyrotechniques. Elles se divisent en trois espèces: les fusées à bombes, les fusées volantes et les fusées incendiaires.

Les premières sont destinées à communiquer le feu à la poudre que renferment ces projectiles, afin de les faire éclater à un point, à une distance ou dans un temps voulu. Elles sont introduites dans l'œil de

la bombe et suivant leur longueur font éclater le projectile plus ou moins rapidement.

Les fusées volantes ne servent qu'aux signaux, la nuit; la marine en fait un très-grand usage. Celles à parachute servent à éclairer un point quelconque et à permettre à un général, soit de compter approximativement une armée ennemie, soit de s'assurer que l'espace qui s'étend devant lui n'est pas au pouvoir de l'ennemi.

Quant aux dernières, c'est-à-dire aux fusées incendiaires qu'on appelle également fusées à la Congrève, ce sont les plus terribles de toutes. Leur invention est due à Hyder-Ali qui s'en servit contre les Anglais aux Grandes Indes dans le siège de Seringapatnam. Elles se composent d'un cylindre en fer chargé de matières incendiaires, de balles, de biscaïens, qui jaillissent en éclats, et d'un obus qui éclate également lorsque l'engin touche le but. On les tire soit horizontalement comme les boulets, soit en leur faisant décrire une parabole, comme les bombes.

C'est le général anglais Congrève qui les a perfectionnées et leur a donné son nom. En 1854, pendant la guerre de Crimée, on les a rendues encore plus meurtrières, en France, et depuis, leur perfectionnement est allé croissant. Aujourd'hui un particulier prétend en avoir trouvé de plus terribles encore; tant mieux! car le jour où on aura déniché le moyen de faire disparaître d'un seul coup des bataillons entiers, ce jour-là on aura porté une rude atteinte à la guerre.

En fait de fusées, nous n'aimons que celles qui éclatant en gerbes de feu multicolores dans les airs font pousser des *ah!* admiratifs à la foule qui les contemple. Souhaitons cependant que la fusée trouvée par cet ancien marin réussisse à écarter tout danger de Paris, et qu'elle soit promptement remplacée par la fusée des fêtes pyrotechniques.

L'une fera fuir les ennemis de la France; l'autre nous annoncera le départ souhaité.

D'ailleurs cette nouvelle fusée n'est pas le seul engin nouveau découvert; si nous en croyons certains journaux, on vient de trouver une nouvelle mitrailleuse qui pourrait lancer 1,400 balles à la minute, avec un écartement de 70 mètres. C'est effrayant!

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le tir serait, paraît-il, continu.

L'inventeur se fait fort, de livrer en peu de jours autant de mitrailleuses qu'en exigeraient les besoins de la guerre.

Strasbourg

La ville de Strasbourg, dont les habitants et la garnison donnent depuis plus d'un mois l'exemple d'un héroïsme à toute épreuve, était autrefois la capitale de l'Alsace; elle est aujourd'hui une des places fortes les plus importantes de la France. Située au confluent de l'Ill et de la Breusch, à une lieue à peine du Rhin, cette cité a eu plusieurs fois à lutter contre les ennemis de la France, et hâtons-nous de dire qu'elle l'a toujours fait, sinon avec succès, du moins avec héroïsme et abnégation.

En 1814, sa garde nationale seule arrêta sous ses murs les armées de la coalition; c'est qu'il faut bien le dire, tout citoyen est soldat dans cette belle province d'Alsace, et qui plus est soldat hors ligne. La lutte inégale que ses enfants soutiennent à cette heure le prouve surabondamment.

Strasbourg n'est pas bien bâtie; ses rues sont irrégulières, mais elle possède plusieurs monuments remarquables parmi lesquels il faut citer en première

ligne la cathédrale, qui date des premières années du quatorzième siècle, et est due au célèbre architecte Ervin de Steinbach. On y travailla 28 ans. Le génie du constructeur éclate dans la conception de la façade et dans la tour. L'élévation de celle-ci est de 156 mètres; elle est carrée à sa base jusqu'à la hauteur de l'église, et percée à jour sur les trois côtés. A partir de cette hauteur, elle devient octogone et ouverte sur toutes ses faces; elle est accompagnée de quatre escaliers soutenus à la base sur la plate-forme et percés à jour jusqu'à l'endroit où les huit côtés s'arrêtent pour laisser partir une figure conique ou pyramidale, où l'architecte semble avoir voulu se jouer de tous les périls.

Tel est le chef-d'œuvre que ces modernes Vandales qu'on appelle des Prussiens ont mis en ruines ces jours-ci. Mais qu'ils sachent une chose, ces féroces destructeurs, c'est que jamais Dieu n'a permis qu'on portât impunément une main sacrilège sur ce qui revêt un cachet religieux et sacré à la fois.

Indépendamment de ce monument de la foi catholique, Strasbourg possède encore le temple protestant de Saint-Thomas où se trouve le tombeau du maréchal de Saxe. Ce temple et le palais épiscopal, bâti par le cardinal de Rohan, sont, après la cathédrale, les constructions les plus remarquables de la ville.

Parmi les trésors artistiques qu'elle renferme, il faut citer en outre, en première ligne, sa bibliothèque; mais hélas! celle-ci n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines.

Ah! quelle honte pour vos générations à venir, ô Prussiens-vandales, lorsqu'un jour les historiens écriront: là fut un trésor sans pareil; là fut une collection de tout ce que le génie humain avait créé de plus merveilleux, et ce trésor fut anéanti par les hordes barbares de la Germanie! C'est là un sceau indélébile que l'histoire imprimera à vos fronts, ô Huns modernes, ô soldats féroces d'un nouvel Attila plus féroce encore!

Strasbourg est l'*Argentoratum* des anciens; sa fondation doit dater du 1^{er} siècle de notre ère, car dès le second siècle, elle avait déjà une importance assez grande. De tout temps, Strasbourg a manifesté des opinions on ne peut plus libérales; c'est dans ses murs que Rouget de l'Isle composa sa fameuse *marseillaise*, et c'est également dans son sein que se formèrent un grand nombre de ces troupes qui combattirent, avec tant de succès les ennemis de la France sous la première république.

Cette cité a eu à supporter à toutes les époques, des dévastations extraordinaires; en 407, en 700, en 1200, en 1400, vers 1700 et pendant les guerres de l'empire et de la république elle fut, tour à tour, assiégée, prise, brûlée etc.

C'est aussi à Strasbourg que Guttenberg fit pour la première fois l'essai de son invention merveilleuse la typographie. Aussi les strasbourgeois lui ont-ils élevé une statue sur une place qui porte son nom.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

Nice. — On assure qu'un convoi de blessés est attendu dans notre ville; M. Gautier a déjà prévenu l'autorité locale qu'il mettrait à sa disposition une propriété qu'il possède dans nos environs pour y faire soigner ces victimes de la guerre.

Notre corps de francs-tireurs est tout-à-fait organisé; il doit, sous peu, se diriger sur le théâtre de la lutte.

Toulon. — Notre ville offre un coup d'œil curieux depuis quelques jours; on croirait l'ennemi à nos portes. A dix heures, le soir, il n'est plus possible de franchir la ligne des remparts, et de se promener en rade si l'on ne connaît pas le mot d'ordre; de plus on arme les forts en prévision de ce qui pourrait se produire plus tard.

La garde nationale est organisée et fonctionne parfaitement.

Le Jura a amené 2,000 hommes d'Afrique et les prisonniers prussiens faits à bord des navires de commerce pris près d'Oran.

MM. les contre amiraux Fleuriot-Delangle, Méquet, Montaignac de Chauvance, Hugueteau de Challié et Cosnier, ont été mis à la disposition du gouverneur de Paris, pour commander des sections de l'enceinte de Paris.

Un certain nombre d'officiers de marine ont été détachés pour servir sous les ordres de ces officiers généraux.

En prévision d'un investissement complet de Paris par l'armée prussienne, dit le *Toulonnais*, M. le vice-amiral Chopart préfet maritime, commandant en chef des forces de terre et de mer du 5^e arrondissement, a, dit-on, reçu des instructions qui lui donnent des pouvoirs illimités pour tout ce qui concerne le bien du service et surtout la défense du littoral, villes, ports et territoire placés sous son commandement.

Pour tout ce qui a rapport aux détails administratifs et aux affaires courantes, l'amiral serait autorisé à les faire classer, afin de les produire dans des moments moins pressés et plus opportuns.

Quant aux questions sérieuses ou d'une importance majeure, il devra en référer au délégué de M. le ministre de la marine, à Tours, si les communications avec la capitale étaient interrompues pour cause de force majeure.

C'est, dit-on, M. le capitaine de vaisseau Pigeard, chef du cabinet, directeur des mouvements de la flotte et des opérations militaires sous l'amiral Rigault de Genouilly, qui serait chargé de cette importante mission dans la ville de Tours.

Cassis. — Cette charmante oasis dont les pieds plongent dans les eaux bleues de la Méditerranée, a été, écrit-on, fort émue ces jours derniers. Au milieu du brouillard qui, depuis plusieurs jours, fait une ridicule ceinture à notre littoral, des navires auraient été aperçus devant la rade.

Quels pouvaient donc être ces navires? Sans doute ces flibustiers allemands dont on nous menace.

Dès lors, l'alarme est donnée; on signale l'événement à tous les ports voisins et chacun de s'agiter et de courir aux armes qu'on n'a pas encore.

Enfin, quelques vieux matelots, initiés aux choses du rivage, ont ramené la paix dans les esprits en reconnaissant au lieu des terribles flibustiers, de paisibles navires à voiles que des corsaires imaginaires et la forte houle avaient poussés vers le rivage et qui s'étaient vus obligés de jeter l'ancre à l'entrée de la rade.

Marseille. — Les enrôlements pour la défense de la patrie continuent à être très nombreux; on parle du chiffre de 25,000. Ce que nous savons pertinemment, c'est que beaucoup de vieillards donnent l'exemple du dévouement en cette triste circonstance.

M. Roccofort, entre autres, écrivain bien connu dans notre ville, est déjà parti pour le théâtre de la guerre; il compte cependant plus de 60 automnes. C'est un noble mouvement qui a été imité par un père du même âge qui est suivi de ses trois enfants.

Mais comme dans une ville telle que Marseille, il se trouve toujours des gens disposés à se livrer à des excès quels qu'ils soient, le citoyen Esquiros a publié un arrêté dont voici les principaux passages:

Dans les circonstances extrêmes où nous sommes placés, au nom de notre chère Patrie, que nous ne pouvons ni ne voulons laisser périr, nous invitons tous les hommes armés à partir immédiatement pour le théâtre de la guerre.

D'un autre côté, chargé de maintenir l'ordre dans la ville, nous prions les citoyens de Marseille, au nom de cette sainte République, reconquise sous le canon de l'ennemi, de reprendre ses occupations et ses habitudes pacifiques. Faisons la guerre aux ennemis et non à nos propres intérêts.

Confiance, union, fermeté. Ne soyons qu'un cœur, qu'une âme, qu'un peuple. République veut dire, dans ce moment, la nation tout entière armée pour défendre ses droits, ses libertés.

Depuis plusieurs jours des envois considérables de sel, à destination de Paris, sont faits par les salines du Midi. Ces sels doivent, paraît-il, être employés à saler les viandes provenant des nombreux animaux enfermés dans Paris, si la nécessité de les abattre, pour cause d'encombrement ou d'épizootie, vient à se produire.

FAITS DIVERS.

La ville de Laon qui, après avoir refusé l'entrée aux envahisseurs, s'était signalée par une énergique résistance et qui, au moment de tomber au pouvoir de l'ennemi, s'est fait sauter et a enseveli sous ses ruines plusieurs centaines de Prussiens, comptait 10,268 habitants. Elle était — car elle ne doit plus exister aujourd'hui — le chef-lieu du département de l'Aisne, à 129 kilomètres de Paris.

Laon remplaçait, dit-on, l'ancienne Bibrac dont parle César. Ce n'était dans l'origine qu'un château. Clovis en fit une ville et Saint-Rémy y fonda un évêché. Louis d'Outremer l'assiégea deux fois et y mourut prisonnier en 953.

Cette ville a soutenu plusieurs sièges dans les guerres entre les Armagnacs et les Bourguignons. Le fils de Jean-sans-Peur la livra aux Anglais en 1419. Ils en furent chassés par les habitants qui jouirent de la paix jusqu'au temps de la Ligue. A cette époque, plusieurs combats furent livrés sous les murs de Laon qui se rendit à Henri IV en 1594. Celui-ci y fit bâtir une citadelle.

Au dix-septième siècle, Laon souffrit des guerres de religion et de la Fronde.

Le 10 mars 1814, Napoléon y battit Blücher, qui avait une armée bien supérieure en nombre et qui, dans la nuit du 9 au 10, y défit le corps séparé du duc de Raguse.

En 1815, après la bataille de Waterloo, une partie de l'armée française s'y retira et s'y maintint jusqu'au mois d'août. A cette époque, la garnison reçut l'ordre de remettre Laon aux alliés.

Lorsque le roi Guillaume de Prusse entra dans Francfort, sur la fin de 1792, il aperçut de loin un grenadier français qui lutta seul, sur le pont de la ville, contre un grand nombre de soldats prussiens.

Un monceau de cadavres, épars autour du nouveau Coelès attestait la vigueur de sa défense. Mais, couvert de blessures, il allait forcément succomber, quand le roi donna l'ordre de le prendre sans lui en faire de nouvelles.

Les Prussiens obéirent, non sans peine, et amenèrent leur prisonnier devant leur maître.

— Comment t'appelles-tu, lui demanda le roi.
 — Qu'importe mon nom? Je suis Français.
 — Tu es un héros! Je t'ai sauvé la vie, et maintenant je te donne la liberté sans conditions. Je regrette seulement qu'un homme comme toi soit au service d'une si mauvaise cause.

— Citoyen Guillaume, répartit le grenadier, je te remercie; mais ne parlons pas politique, parce que nous ne nous entendrions pas.

Ce disant, le soldat fait le salut militaire, tourne les talons, et ruisselant de sang, mais le front haut, il reprend le chemin du pont de Francfort, pour rejoindre son régiment en chantant la *Marseillaise*.

L'apostrophe du « citoyen Guillaume, » ayant couru dans le camp prussien et même étant plus d'une fois revenue aux augustes oreilles du roi de Prusse, il quitta le camp, laissant le commandement de l'armée au fameux duc de Brunswick-Lunebourg.

Le grenadier avait fait échec au roi!

VARIETES.

Une chasse au Rhinocéros.

Un matin, nos gens vinrent nous prévenir qu'on avait découvert un rhinocéros femelle, qui dormait dans son repaire avec son petit. Dès que notre guide, qui du reste nous avait déjà plusieurs fois induits en erreur, eut fini son rapport, nous fîmes conseil, puis, nous rendant près du marais, nous nous y postâmes, au nombre de trois chasseurs. Nous fîmes battre ensuite le marais par nos gens qui frappaient les arbres avec leurs bâtons. Pendant ce temps le cœur nous battait fort, car aucun de nous n'avait encore eu affaire à une pareille bête. Après avoir attendu quelque temps, l'esprit et les nerfs tendus et pensant, à chaque braisement, voir apparaître l'animal, il fallut bien nous avouer que nous avions été trompés une fois de plus. Nous pénétrâmes donc jusqu'à la chambre de l'animal, où nous pûmes nous convaincre

qu'elle n'avait pas été habitée depuis quelque temps. Comme il était inutile de rester plus longtemps, nous nous apprêtions à regagner nos tentes, lorsqu'en parcourant l'horizon avec ma lorgnette j'aperçus sur une hauteur, de l'autre côté du fleuve, un troupeau d'antilopes; nous nous y rendîmes aussitôt et fûmes assez heureux pour jeter bas un de ces animaux.

Au moment où nous accourions pour ramasser notre gibier, nous fûmes agréablement surpris. Un de nos gens se mit à crier : *Harich! harich!* (rhinocéros); et en effet à peine à quatre-vingts pas de nous, deux rhinocéros, une femelle et son petit, traversaient tranquillement un terrain découvert. Je portai instinctivement mon arme à l'épaule, mais la rabaisai ensuite, pensant bien qu'à cette distance ma balle traverserait difficilement une peau aussi épaisse. Ce fut un bonheur du reste pour nous, car si j'avais tiré, l'animal aurait inévitablement foncé sur nous, et comme il n'y avait point d'arbres où nous puissions nous mettre à l'abri, tout notre salut aurait dépendu de nos carabines. Or, il faut tirer vite et bien juste pour arrêter un rhinocéros lancé à fond de train et en fureur. — Nous renonçâmes donc à ces animaux et ne pensant plus les revoir, nous allâmes ramasser notre antilope. Mais nous devions avoir du bonheur ce jour-là. Quelques instants après nous entendîmes de nouveau crier *Harich! harich!* et en levant les yeux nous vîmes nos deux animaux couchés de l'autre côté du ravin, dans une clairière et aussi immobiles qu'une statue. Je n'ai point besoin de vous dire si l'antilope fut laissée de côté.

Les rhinocéros n'étaient pas à plus de trois cents pas de nous, mais un bon vent soufflait venant de leur côté, il n'y avait donc point de danger qu'ils nous sentissent. Nous retirâmes la charge de nos fusils en la remplaçant par une de six grammes de poudre et une balle en matière dure, et nous nous approchâmes en rampant. Nous atteignîmes ainsi un grand mimosa et vîmes avec plaisir que les deux bêtes étaient encore de l'autre côté de la rivière et qu'elles ne semblaient nullement se douter de notre approche. Après quelques instants d'arrêt pour reprendre haleine, nous nous préparâmes à agir.

Il fut convenu que nous tirerions l'un après l'autre. Comment se fit-il malgré cela que nos trois coups partirent ensemble, c'est ce que je ne saurais dire. Nos balles du reste produisirent leur effet, car la mère tomba sur les genoux. Elle ne resta, il est vrai, qu'un moment ainsi accroupie, puis se relevant, elle tendit la tête, comme pour écouter d'où pouvait venir l'ennemi. La fumée de nos carabines lui indiqua où nous étions. Poussant un long soupir, elle s'élança avec son petit de notre côté avec une rapidité incroyable. Nous nous sentîmes mal à l'aise, car nos armes étaient déchargées. Moi et un de mes amis nous nous jetâmes rapidement de côté, tandis que notre troisième chasseur restait immobile à sa place. Grâce à ce sang-froid, les deux bêtes passèrent à dix pas de lui, mais heureusement sans le voir.

Nous vîmes ensuite notre gibier tourner au ravin et s'enfoncer au milieu des roseaux d'un marais. Que faire? L'animal devait être grièvement blessé et nous tenions à ne pas le perdre. Nous envoyâmes à sa recherche un de nos serviteurs indigènes. Au bout de dix minutes, il revint dansant et sautant comme un fou, et nous annonçant par cette pantomime l'agonie du rhinocéros.

Nous nous enfonçâmes encore cent pas dans le fourré, et nous atteignîmes une petite clairière où se trouvait l'animal mort, à genoux, et le nez enfoncé en terre. Près de lui était son petit, déjà assez fort, et paraissant très-intrigué de la position inaccoutumée qu'avait prise sa mère. — De temps en temps, il lui donnait un léger coup de corne, comme pour l'inviter à se relever et à aller plus loin. Il était tellement occupé de sa mère que nous pûmes approcher sans qu'il nous remarquât: cependant à peine nous eut-il aperçus, qu'il fonça sur nous, mais il s'arrêta à moitié chemin pour revenir auprès de sa mère. Il recommença ensuite son attaque plusieurs fois, mais s'arrêtant toujours à mi-chemin. J'observais tous ses mouvements, attendant une bonne position pour tirer, et à environ vingt pas je lui envoyai une balle au défaut de l'épaule, balle qui le fit tomber à genoux. Mais il se releva rapidement, et dressant sa queue droit en l'air, il poussa plusieurs cris et bégaiements singuliers et disparut pour toujours à nos yeux.

Ce ne fut qu'avec d'assez grandes précautions que nous approchâmes de la mère, et, pour plus de sûreté, nous lui logeâmes encore quelques balles au cœur. Déjà la nuit arrivait et le rugissement des lions nous invitait à ne pas tarder à rentrer au logis. Nous abandonnâmes donc le rhinocéros, ramassâmes l'antilope, et avant que la nuit fût entièrement noire, nous dormîmes à l'abri de nos tentes.

J'avais l'intention de garder le squelette de l'animal. Le lendemain, quand je revins sur les lieux, je pus m'assurer que la peau de l'animal était trop dure même pour des lions, ou qu'aucun d'eux n'avait eu faim la nuit précédente. Bientôt accourut du village tout un régiment d'indigènes, femmes, hommes et enfants, tous pour-

vus de sacs grossiers en peau, pour emporter la viande. D'abord les femmes se tinrent à distance respectueuse, mais quand nous fûmes auprès du rhinocéros, elles se précipitèrent toutes dessus, comme une nuée de vautours. Grâce à une large distribution de coups que je leur administrai avec un gros bâton, je parvins à les mettre à l'ordre, et je leur fis comprendre ensuite que je leur abandonnerais toute la viande, si elles se comportaient convenablement.

Je donnai ensuite l'ordre à mes gens de se mettre à l'œuvre, m'étendis à l'ombre d'un mimosa et surveillai le travail. Pendant quelques minutes tout alla bien; mais quand ils eurent enlevé une partie de la peau et que la chair toute saignante apparut aux yeux des indigènes, ils recommencèrent à s'agiter. J'ai souvent entendu hurler des bandes de chacals et de hyènes affamés, mais leur musique n'était rien en comparaison des hurlements de ces indigènes. Il était grand temps que je vinsse au secours de mes gens, car ces sauvages les serraient de si près qu'ils ne pouvaient plus travailler. Je coupai donc une grosse branche de mimosa bien épineuse et je m'approchai.

Les indigènes, tout dégouttants de sang, cherchaient à couper avec leurs couteaux le plus de viande possible. Ça et là, trois ou quatre d'entre eux se disputaient un morceau, tandis que, plus loin, les femmes et les enfants surveillaient le travail de mes gens avec une affreuse avidité. Comme les représentations et les menaces ne produisaient aucun effet, je dus sauter sur le corps du rhinocéros et faire pleuvoir sur le dos des indigènes une grêle de coups. Ce moyen énergique ramena un peu de calme et permit de continuer l'enlèvement de la peau.

Mais lorsque nous eûmes terminé et que les entrailles ce mets favori des Africains, furent mises à nu, le désordre devint pire que jamais. Les vieilles matrones, qui jusqu'alors s'étaient possédées, ne putent plus se contenir. Hommes, femmes, garçons et filles se précipitèrent les uns sur les autres, pour avoir au moins quelques bons morceaux. Il en résulta une scène indescriptible. Dix ou douze hommes avaient saisi un intestin et tiraient chacun de son côté. Tantôt un des côtés l'emportait, tantôt l'autre. Le boyau se tendait de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin il vint à rompre. Une douzaine d'indigènes furent du coup renversés l'un dessus l'autre et se relevèrent aussitôt couverts de sang et d'ordure. Des jeunes filles aux yeux de gazelle étaient changées en chats sauvages, et des jeunes garçons saisissaient avec leurs couteaux, leurs ongles ou leurs dents tout ce qui se présentait à eux en chair saignante. Cette scène se renouvela jusqu'à ce qu'il n'y eût plus rien à prendre. Ces sauvages nous quittèrent alors, et nous pûmes procéder au classement des os. Plusieurs de ces hommes s'étaient grièvement blessés entre eux avec leurs couteaux: cependant ils se séparèrent en bons termes. Quand nous quittâmes l'endroit, il ne restait plus de tout le rhinocéros de quoi tenir dans le creux de la main.

Le squelette que je me suis ainsi procuré se trouve maintenant au *British Museum*. C'est, je crois, le seul squelette de rhinocéros d'Afrique que possède l'Europe. Chaque fois que je le vois, je me rappelle la scène que je viens de vous raconter.

(Chasse Illustrée).

WATSON.

ALFRED GABRIÉ, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO.

Arrivées du 12 août au 18 septembre 1870

GOLFE JUAN.	b. <i>Jeune Louise</i> , français,	c. Baralis sable
ID.	b. <i>le Marin</i> ,	id. c. Arnulf, id.
ID.	b. <i>St-Antoine</i> ,	id. c. Jeume, id.
NICE.	corvette à vapeur, le <i>Caton</i> ,	id. c. Lejeune, s. lest
GOLFE JUAN.	b. <i>Deux amis</i> ,	id. c. Gabriel, sable
ID.	b. <i>l'Indus</i> ,	id. c. Jovençeau, id.
ID.	b. <i>la Pauline</i> ,	id. c. Gabriel, id.
GOLFE EZA.	b. <i>St-Joseph</i> ,	id. c. Giordan, chaux
NICE.	b. v. <i>Palmaria</i> ,	id. c. Questa, sur lest
GOLFE JUAN.	b. <i>Deux amis</i> ,	id. c. Gabriel, sable
ID.	b. <i>la Pauline</i> ,	id. c. Gabriel, id.
ID.	b. <i>la Victoire</i> ,	id. c. Giraud, id.
ID.	b. <i>le Marin</i> ,	id. c. Arnulf, id.
NICE.	b. <i>St-Eugène</i> , italien,	c. David, planches
ID.	b. <i>l'Assomption</i> ,	id. c. Saccone, oignons
ID.	b. v. <i>Palmaria</i> ,	français, c. Questa, sur lest
GOLFE JUAN.	b. <i>l'Indus</i> ,	id. c. Jovençeau, sable
SAN REMO.	b. v. <i>Palmaria</i> ,	id. c. Questa, sur lest
FINALE.	b. <i>Trois frères</i> , italien,	c. Ginocchio, charbon
GOLFE JUAN.	b. <i>Jeune Louise</i> , français,	c. Baralis sable
ID.	b. <i>le Marin</i> ,	id. c. Arnulf, id.
ID.	b. <i>Résurrection</i> ,	id. c. Ciaïs, id.
ID.	b. <i>St-Louis</i> ,	id. c. Jeume, id.
ID.	b. <i>la Pauline</i> ,	id. c. Gabriel, id.
ID.	b. <i>Deux amis</i> ,	id. c. Gabriel, id.

Départs du 12 août au 18 septembre 1870.

GOLFE JUAM. b. *Jeune Louise*, français, c. Baralis, s. l.
 ID. b. *le Marin*, id. c. Arnulf, id.
 ID. b. *St-Antoine*, id. c. Jeume, id.
 ID. b. *la Victoire*, id. c. Giraud, id.
 NICE. corvette à vapeur *Caton*, id. c. Lejeune, id.
 MENTON. b. *St-Michel-Archange*, id. c. Massena, m. d.
 FINAL. b. *Conception*, italien, c. Saccone, fer
 GOLFE JUAN. b. *Deux Amis*, français, c. Gabriel, s. l.
 ID. b. *l'Indus*, id. c. Jovenceau, id.
 ID. b. *la Pauline*, id. c. Gabriel, id.
 NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Questa, id.
 ST-JEAN. b. *St-Joseph*, id. c. Giordan, id.
 GOLFE JUAN. b. *la Pauline*, id. c. Gabriel, id.
 ID. b. *le Marin*, id. c. Arnulf, id.
 ID. b. *Deux Amis*, id. c. Gabriel, id.
 ID. b. *la Victoire*, id. c. Giraud, id.
 FINAL. b. *Assomption*, italien, c. Saccone, oignons
 ID. b. *St-Eugène*, id. c. David, planches
 SANREMO. b. v. *Palmaria*, français, c. Questa, s. l.
 NICE. b. v. id. id. id. id.
 GOLFE JUAN. b. *l'Indus*, id. c. Jovenceau, id.
 ID. b. *le Marin*, id. c. Arnulf, id.
 MENTON. b. *St-Jean-Baptiste*, id. c. Mattony, bois
 ID. b. *Victor*, id. c. Tourrel, houille
 ST-TROPEZ. b. *St-Joseph*, id. c. Palmaro, fûts vides
 GOLFE JUAN. b. *Jeune Louise*, id. c. Baralis, sur lest
 ID. b. *St-Louis*, id. c. Jeume, id.
 ID. b. *Résurrection*, id. c. Ciais, id.
 ID. b. *la Pauline*, id. c. Gabriel, id.
 ID. b. *Deux Amis*, id. c. Gabriel, id.

Chemin de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée. Saison d'Été.

DE MENTON A NICE

PRIX DES PLACES.			STATIONS	DÉPARTS				
1 ^{re} CL.	2 ^e CL.	3 ^e CL.		MATIN		SOIR		
Fr. cent.	Fr. cent.	Fr. cent.		H. M.	H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
"	"	"	MENTON	8 45	12 30	5 6	8 35	10 40
" 65	" 50	" 35	ROQUEBRUNE	8 55	12 40	5 22	8 45	—
" 90	" 65	" 50	MONTE CARLO	9 4	12 49	5 32	8 56	11 4
1 10	" 85	" 60	MONACO	9 23	12 56	5 44	9 3	11 10
1 80	1 35	1 "	EZE	9 34	1 9	5 57	9 16	—
2 "	1 50	1 10	BEAULIEU	9 42	1 17	6 5	9 24	—
2 25	1 70	1 25	VILLEFRANCHE	9 49	1 24	6 16	9 31	11 33
2 80	2 10	1 55	NICE	10 3	1 37	6 29	9 44	11 46

DE NICE A MENTON

			STATIONS	MATIN		SOIR		
				H. M.	H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
"	"	"	NICE	8 15	12 15	4 —	6 30	8 20
" 55	" 45	" 30	VILLEFRANCHE	8 32	12 27	4 12	6 42	8 32
" 80	" 65	" 45	BEAULIEU	8 39	12 34	4 19	6 49	8 39
1 "	" 75	" 55	EZE	8 47	12 42	4 27	6 57	8 47
1 80	1 35	1 "	MONACO	9 10	1 —	4 41	7 11	9 2
2 "	1 50	1 10	MONTE CARLO	9 16	1 6	4 47	7 17	9 8
2 20	1 65	1 25	ROQUEBRUNE	9 21	1 15	4 56	7 26	—
2 80	2 10	1 55	MENTON	9 34	1 24	5 5	7 35	9 24

En vente à l'imprimerie du Journal :

MONACO ET SES PRINCES

par HENRI MÉTIVIER.
 Deux volumes grand in-8° — Prix : 5 francs.
 pour la France et l'étranger fr. 7 70 en un mandat poste

UNE VISITE A MONACO

Prix : fr. 1 ; par la poste, fr. 1 20.

LES MONDAINES

SCÈNES PARISIENNES ET PROVINCIALES.
 Un vol. in-12, par HYACINTHE GISCARD. — Prix : 2 fr.
 A Nice et à Menton, chez tous les Libraires.

Hôtel-Restaurant de Strasbourg

TENU PAR LOUIS BOULAS
 Ex-Cuisinier de l'Hôtel de Paris
 Cabinets de société et jardin. — Chambres meublées.
 SALLE DE BILLARD.
 Monte Carlo, près le Casino (Monaco).

A VENDRE OU A LOUER
 près du Casino.

JOLIE VILLA

Très richement meublée
 Vue magnifique dominant le plateau de Monte Carlo.
 S'adresser à la villa, Avenue St-Michel.

A Nice, chez Visconti, rue du Cours,
 œuvres complètes d'Emile Négrin de Nice :
 poésies, linguistique, lexicographie, littérature.

TAVERNE ALSACIENNE

Tenue par JAMBOIS.
 Avenue Caroline à la Condamine.

Magnifique établissement, à proximité du Casino.
 Déjeuners chauds et froids. — Bière de Styrie à 35 cent.
 Consommations de 1^{er} choix. — Billards.

VILLA BELLA

A LOUER
 à la Saint-Michel prochain
 aux Moulins (près du Casino)

S'adresser à M^e BELLANDO, Notaire, à Monaco

VOITURES pour la promenade et voyages. — S'adres-
 ser à Henri Crovetto, place du Casino.

VOITURES pour la promenade et voyages. Sangeorges,
 rue de Lorraine, n° 11 et place du Casino.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo,
 près le Casino.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue des
 Carmes. — Table d'hôte et pension.

RESTAURANT BARRIERA, avenue Florestine, à la
 Condamine. — Chambres meublées. — Pension.

Hôtel et Restaurant de Lyon, rue du Milieu, 23. —
 Table d'hôte et pension. — Chambres meublées.

Villas & Maisons à Louer

MEUBLÉES ET NON MEUBLÉES

aux quartiers de la Condamine & des Moulins.

SITUATIONS EXCELLENTES EN FAÇADE SUR LA MER. — VUES SPLENDIDES.

La Campagne de Monaco est une des plus pittoresques de tout le littoral. On y jouit
 d'un air pur et d'une tranquillité parfaite.